

Bernard Gheur est né à Liège en 1945. Licencié en journalisme, il travaille pour un quotidien liégeois.



Photo : Cécile Veyssier

Du même auteur :

Le testament d'un cancre

(préface de François Truffaut) Albin Michel, 1970

La scène du baiser

Le Cri, 1982

Retour à Calgary

Ed. ACE, 1985

Le lieutenant souriant

Renaudot et Cie, 1990 ; rééd. Labor, coll. Espace Nord

Junior, 1998

La bande originale

Quorum, 1996



Trois enfances

Bernard Gheur





a petite histoire que je vais vous conter se déroule à Liège, le dimanche 18 février 1945. Elle ne manque pas d'importance.

À mes yeux. C'est l'histoire de ma naissance.

Quoi de neuf, ce jour-là, dans le monde ? La Une d'un quotidien annonçait : "Koniev poursuit son avance rapide en direction de Berlin." Une photo montrait le général de Gaulle visitant Mulhouse libérée. Et puis, tout en bas de la page, ce mot d'ordre : "Occultez de 16 h 34 à 7 h 20."

Et moi, dans tout ça ?

Mes parents - j'ai envie de dire : "mes petits parents", car ils étaient bien plus jeunes que moi, aujourd'hui ; ils avaient déjà deux marmots, ils étaient pleins d'espérances, en dépit du cataclysme de la guerre - mes chers petits parents, donc, vivaient dans les caves d'une maison de la place Saint-Barthélemy.

Leur appartement détruit par un V1, ils avaient trouvé refuge chez mes grands-parents maternels.

J'ai sous les yeux les lettres que ma mère adressait, à l'époque, à sa sœur Jeanne. Je dispose ainsi d'un témoignage primordial - et tout subjectif - sur ma naissance.

Maman est morte au printemps dernier. Ce soir, ses lettres s'étalent sur mon bureau.

Une femme de trente ans, belle et désinvolte, écrit à sa sœur. Elle souligne des mots, multiplie les points d'exclamation. Je la connais : elle croit que la vie est un conte de fées. Elle en est sûre. Elle voit la guerre comme un mauvais rêve, incompréhensible.

Ce soir, Maman est assise auprès de moi. Elle m'aide, comme autrefois, à faire mon devoir de composition française. Elle me souffle des phrases.

Hiver 44-45.

Les Nazis crachent leurs derniers robots sur la pauvre Cité Ardente. Le 21 décembre, ma mère écrit : "C'est indescriptible ! Depuis hier soir, accalmie, grâce à Dieu. Mais, en plus des ruines proprement dites, des dizaines de milliers de vitres en miettes dans tous les coins de Liège ! Cela n'a l'air de rien. Mais quel supplice que ces courants d'air qui s'entrecroisent !"

Plus loin, dans la même lettre, elle revient à son cher souci : moi. Fille ou garçon ? Le prénom que l'on me choisira. Chantal, Geneviève, Christian, Bernard, Patrick ? "Ce dernier est rejeté par Oncle Eugène, qui trouve que c'est là



un nom de sauvage !"

Les Américains ont libéré Liège ; pour l'heure, ils se font tuer dans les neiges d'Ardenne... Ils restent des "sauvages" aux yeux de mon grand-oncle !

Le 5 février 1945, la petite famille poursuit son existence souterraine (*in utero*, pour ma part).

Maman écrit : Jean-Paul et Françoise ont passé des semaines entières sans jamais respirer un autre air que celui des caves, et n'entendre que des éclats de bombes, des ronflements de robots, et des lamentations grand-maternelles ! Dès qu'ils voulaient jouer ou chanter, ils étaient rabroués : "Taisez-vous ! Écoutez ! Voici un V1.", etc. "

Ces caves sont prêtes pour l'accouchement. "Il n'y a plus de clinique de maternité, étant donné la surabondance de blessés."

Le 13 février :

"Tu serais surprise, Jeannot, en parcourant les rues de Liège, de leur triste état actuel. J'observais, dimanche encore, le long du chemin Saint-Barthélemy - Coronmeuse, pas une seule maison n'a ses vitres intactes ! Que dire de l'effondrement total de blocs de maisons, avec toute la désolation que cela suppose ?

"Notre petit frère Pierrot est absent : en mission Croix-Rouge, avec des médecins, dans les Ardennes (Gouvy, etc.). Il m'a raconté des choses affreuses, lors de sa première expédition. Les champs et routes sont minés partout, de sorte que les cadavres des soldats et bestiaux découverts par la fonte des neiges n'ont pu encore être enlevés. Les paysans sont réduits à une misère extrême."

Ma venue au monde est toute proche. Et l'on hésite encore sur le nom. "C'est stupide ! Bernard fait un peu "vieux jardinier". Luc Gheur ça provoque un petit hoquet de prononciation. Nous étions fixés sur Christian (en dépit de ma belle-mère, qui trouvait cela trop romantique), quand la future marraine, ce matin, nous a fait de grandes démonstrations du manque de sel de ce prénom, qui n'a pas de saint patron, etc."

Ma mère, désespérée, conclut : "J'attends l'impression d'ensemble du poupon pour me décider. Ce sera dès lors peut-être Placide, Constant, Modeste ou Innocent !".

Enfin, le lundi 19 février, une longue lettre fiévreuse, écrite au crayon, relate mon arrivée.

" Il y avait dix jours que le médecin m'avait garanti une échéance imminente, et maman n'avait pas manqué de proclamer cela à toute la ville ! Samedi, j'étais tellement en forme et alerte, comme une jeune fille ! J'avais minci, à tel

point que je me disais que le bébé allait se résorber et retourner d'où il venait ! J'ai réparé ma vieille robe brune, usée jusqu'à la corde, et lavé ma robe fleurie, qui attendaient ces soins depuis trop longtemps. Mais, la nuit, cela a recommencé. Encore une fausse alerte ? Cette fois, dans mon scepticisme, j'ai hésité durant des heures à appeler le médecin."

Elle l'appelle. Passons les détails des douleurs de l'enfantement.

Me voilà...

"Notre garçon de 4 kg a plongé dans l'existence avec empressement. Nous sommes ravis. Il n'est pas joli, joli, avec son air de petit vieux bougon, de notaire ratatiné. Ses mains sont fripées et sa voix suraiguë ! Petits cheveux noirs. Son aîné était beaucoup plus réussi. Je rigole intérieurement lorsque le public admis à le contempler reste silencieux, n'ayant pas le courage de s'extasier ! Tu penses, cela s'arrangera, son nez trop gros et sa grande bouche."

Post-scriptum :

"Dernière minute : John revient de Coronmeuse. C'est BERNARD que se nomme ton neveu".

John, c'est mon père. Prisonnier de guerre, puis officier dans l'Armée Secrète, il n'a pas perdu son sourire.

La guerre va finir, et le troisième enfant vient de naître (pas très beau, mais costaud).

Je vous salue, mes petits parents.

Cette vieille histoire, dont je suis le protagoniste involontaire, me renvoie à un autre grand jour de ma vie, où j'ai joué un second rôle.

16 mai 1974.

Je quitte une maternité. Je fais mes premiers pas de père. Éberlué. Euphorique... Comme, au sortir d'un cinéma, on reste, quelques instants, sous le charme de la comédie musicale. On est Gene Kelly, on danse sur le trottoir. Mais, ici, c'est la vie qui bat son plein, qui triomphe.

"J'ai un enfant !" Dans le hall de la clinique, j'ai donné une série de coups de téléphone, pour que cela se sache. Je voudrais le crier sur tous les toits.

"J'ai un enfant..."

C'est une phrase prodigieuse. Cela revient presque à dire : "Je suis un enfant...". Le verbe a changé. mais le temps est le même. Je parle au présent. Il me semble que tout recommence !

Je m'arrête devant la vitrine d'un magasin de jouets. C'est mon droit, mon rôle, puisque j'ai un enfant. Voilà une chouette ceinture de cuir, avec deux revolvers, qui fera de



François un cow-boy. Je l'achète sur-le-champ. j'ai hâte de montrer à mon fils, d'ici deux ou trois ans, la manière fulgurante dont John Wayne dégainait son arme dans *la Rivière rouge*.

François n'en est pas là. Il dort, et sa maman aussi, je pense, dans cette chambre d'hôpital, où tout me plaît. - La vue qu'offre la fenêtre (une banlieue grise, un ancien charbonnage) me sourit. Et le produit qu'emploient les infirmières pour se purifier les mains est un tendre parfum, dont je me souviendrai.

Je vole. J'ai un enfant.

Rentré à la maison, je fais des bonds. Oui, comme un fou.

François, je suis ton père. J'ouvre la porte de la petite chambre bleu pâle, prête à t'accueillir. Je tire la ficelle d'une boîte à musique, au fond de ton berceau : *This old man, this old man...* comme dans *l'Auberge du sixième bonheur* (avec Ingrid Bergman). Je réactive cette musique, je marque des pas militaires, scandés par *This old man...*

Quel âge as-tu, François ? Huit heures. Ton existence tient encore dans le cadran d'une montre.

Et pourtant, quand je te regarde, sur les photos prises ce matin, tu sembles si las ! Tu n'es pas neuf. Tes traits sont tuméfiés. Tu es un bébé boxeur. Tu reviens de loin.

Le sommet de ton crâne élastique est déformé par la ventouse qu'il a fallu utiliser pour t'attirer à nous. Quand elle t'a vu, coiffé d'un chapeau pointu, tel un clown minuscule, Agnès, ta maman, a eu les larmes aux yeux. Le médecin l'a rassurée. Ta tête aura repris sa forme dans quelques jours.

Autre photo. Ta maman, étendue sur le côté, le menton posé dans le creux de la main, te contemple, dans ton petit lit de fer.

Toi, tu as les yeux mi-clos, les poings fermés. Face à une souris de caoutchouc, ton premier jouet, tu te reposes de ton premier combat.

Vous l'avez si bien accompli, ta maman et toi, le grand saut périlleux de la vie. Quel duo !

Tu es un enfant du matin, François. Ton frère naîtra deux ans plus tard, vers minuit. (On dit que ces bébés-là auront un sommeil agité...)

Pendant quelques heures, il a été un gamin sans nom. Notre fille se fût appelée Sibylle. Pas d'hésitation. Mais notre second garçon ? Agnès et moi balancions sans fin.



Cette nuit-là, après la naissance, j'ai dévalé les rues de Liège, dans ma voiture. J'étais seul et enthousiaste. Je faisais des essais de noms. Tout haut. Rien de tel que le "gueuloir" !

Mon parcours m'inspirait... Le long de la rue Saint-Laurent, j'ai àonné : "Laurent Gheur, Laurent Gheur..." En contournant les hautes murailles de la basilique Saint-Martin, j'ai prononcé : "Martin Gheur..."

Chez nous, j'ai allumé toutes les lumières.

Je demeure étendu sur le plancher. K.O. Mais les yeux grands ouverts et le cœur béat.

Salut, petit enfant au nom changeant... T'en fais pas, j'aurai vite une bonne idée pour toi.

Dès le réveil, j'ai appelé Agnès à la maternité.

" Comment va Sylvain ?

- Qui ?

- Sylvain Gheur... C'est joli, non ?

- C'est atroce !"

Adieu, Sylvain.

"Tu sais, reprend Agnès, j'ai l'impression qu'il est roux..."

Mon fils, roux ?

"J'en suis presque sûre. Il suffit de regarder son petit duvet en plein jour."

Cette après-midi là, nous sommes tombés d'accord sur Charlie.

Agnès avait raison. Charlie est roux.

Un roux acajou. Un roux Rita Hayworth. La couleur flamboyante, inimitable, que les dames convoitent.

Encore un mot.

François du matin et Charlie de la nuit, quand je vous ai vus pour la première fois, j'ai eu le sentiment de vous connaître de longue date... Oui, je vous reconnaissais

J'ai eu trois enfances.

copyright : l'auteur

Conception : Françoise Hekkers Direction Communication et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française,
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 1999

